

BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE  
DE LYON

Fondée le 10 Février 1881

TOME SIXIÈME

1887

LYON  
H. GEORG, LIBRAIRE  
65, RUE DE LA RÉPUBLIQUE

PARIS  
G. MASSON, LIBRAIRE  
20, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1887

## LA CHINE EN AMÉRIQUE

Étude sur la vie sociale des Chinois dans les villes orientales des États-Unis.

PAR STEWART CULIN

Résumé par M. B. C.

Les travailleurs chinois établis en Amérique viennent tous des départements de Kwangchou et de Shauking, dans la province de Kwantung. Ils se désignent eux-mêmes sous le nom de *Punti* ou naturels, se distinguent ainsi des tribus appelées *Kikkù* ou étrangers; et se divisent en peuple des *Sam Yup* (trois couronnes), et en celui des *Sz'Yup* (quatre couronnes), le premier venant des districts de Nanghai, de Pw'anyu et de Shunteh; et le second des quatre districts de Sinhwui, Sinning, Kayung et Ngânping.

Les immigrants, dit l'auteur, vivent isolés par clan et par nationalité. Chaque colonie constitue un village avec ses boutiques et son lieu d'assemblée et de réunion, sorte de chambre de commerce, où se discutent les intérêts sociaux de la colonie. C'est ainsi que sont constituées les six compagnies de San-Francisco dans lesquelles sont enrôlés presque tous les Chinois des États-Unis.

Les liens de famille, si respectés, sont maintenus aussi bien qu'en Chine. Les gens d'un même village trafiquent généralement ensemble, appartiennent au même clan et portent le même nom. Le nombre de clans différents établis dans les villes américaines est de trente à quarante. A Philadelphie, le clan *Li* dépasse en nombre tous les autres; à New-York, c'est le *Chius* qui prédomine, et compte environ cinq cents âmes.

Les immigrants chinois sont presque tous agriculteurs. Un petit nombre d'entre eux seulement sont artisans et commerçants, et ont fait leur apprentissage à Canton ou à Hong-Kong. Ayant quitté leur pays très jeunes, avant d'être mariés, il en

résulte que presque tous les Chinois établis en Amérique appartiennent au sexe masculin. Quelques-uns ont leur femme et leurs enfants en Chine, et beaucoup parmi ceux dont les affaires ont prospéré retournent se marier dans leur pays natal, après quoi ils reviennent travailler en Amérique; mais les femmes et les enfants ne les accompagnent jamais, de sorte qu'il y a peu de Chinoises parmi eux, excepté à San-Francisco et dans les villes de la côte occidentale.

La première immigration de Chinois en Amérique eut lieu en 1849 lors de la découverte de mines d'or en Californie. Ce n'est que depuis 1870 que les Chinois arrivèrent, à diverses reprises et par caravanes plus ou moins nombreuses, dans les grandes villes orientales des États-Unis. Des milliers de ces immigrants furent employés à la construction de l'*Union Pacific Railway* ainsi qu'à diverses autres entreprises, et ils s'emparèrent rapidement du monopole du blanchissage.

Le magasin d'approvisionnement est le centre autour duquel gravite la vie dans une colonie chinoise. Dès qu'un certain nombre d'individus sont réunis dans une ville, l'un d'eux est envoyé dans la localité la plus proche qui peut fournir des vivres et y achète les diverses denrées nécessaires à la colonie. Il les vend ensuite à ses compatriotes sans cesser pour cela d'exercer sa profession. Si la colonie augmente, il loue un petit magasin et, avec l'assistance de quelques amis, forme une société d'approvisionnement (société coopérative). En peu de temps, cette compagnie devient le ressort de tous les membres de la colonie, et beaucoup placent un peu d'argent dans l'entreprise. Ils achètent dans ce magasin ainsi constitué toutes leurs provisions alimentaires et d'habillement qu'ils font venir soit des grandes villes, soit de leur pays directement.

La boutique (*store* en Amérique) réunit tout ce qui est nécessaire à la vie du colon chinois. Il y apprend les nouvelles du monde extérieur et de son propre pays, et y trouve, de plus, tout le matériel du fumeur d'opium. Il arrive quelquefois que le directeur du magasin ouvre un restaurant dans un étage

supérieur de sa maison, et lui donne ainsi une nouvelle attraction. Enfin tous les moyens ingénieux de gagner de l'argent étant utilisés, il n'est pas rare de voir s'établir sous les combles de la boutique un débit de médecines et de drogues tenu par un docteur ou par un pauvre diable d'étudiant, et, pour compléter le tout, l'indispensable barbier. Les journaux chinois y sont reçus, et l'on peut y voir deux interprètes conduisant les négociations et réglant les différends avec les pays voisins.

Beaucoup d'idées fausses circulent sur le caractère des Chinois émigrés en Amérique. Ils sont généralement considérés comme la lie de la société, adonnés au jeu et à l'opium ainsi qu'à tous les vices. Ceux cependant, fait remarquer M. Stewart Cullin, qui ont observé leur constance à la peine, la promptitude avec laquelle ils s'instruisent dans la langue anglaise, et leur bonne volonté à professer une croyance religieuse qui leur est offerte en même temps, ont beaucoup exagéré leurs qualités morales et intellectuelles. Ceux, au contraire, qui les ont interrogés, dans un but philosophique, sur la religion et leur connaissance de la morale de Confucius et des sages de l'antiquité, ordinairement en termes inintelligibles pour eux, ont déclaré que l'opinion populaire à l'égard de leur ignorance est bien fondée, et qu'ils n'ont pas grand'chose de commun avec la classe qui a fourni les hommes éclairés, savants et philosophes, qui ont honoré la Chine.

Presque tous les Chinois habitant l'Amérique ont passé quelques années à l'école où ils ont appris à lire et à écrire plus ou moins facilement; quelques-uns même possèdent une certaine somme de connaissances, bien vite effacées, il est vrai, dès qu'ils émigrent, et commencent la lutte pour l'existence, à laquelle ils semblent moins bien préparés que leurs robustes voisins.

Habités à attribuer chaque phénomène de la nature à une cause surnaturelle, ils s'adonnent surtout à la lecture des contes et des légendes, mélange de romans et de traditions plus ou moins fantastiques.

Leur religion, paraît-il, n'est pas un système que l'on puisse définir comme celui de Tau, de Bouddha ou de Confucius, quoique le cérémonial en soit presque entièrement emprunté à ces derniers. Le culte des esprits de la mort et une sorte de fétichisme plus primitif encore constituent le fond de leur croyance.

Les cérémonies religieuses telles que les Chinois les accomplissent en Amérique ont toujours pour but l'apaisement et l'expulsion des esprits de la mort dont l'influence pèse continuellement, disent-ils, sur la destinée et la fortune des vivants. Leurs prières ont été faites pour des puissances plus élevées, mais les Chinois invoquent la protection de ces dernières contre les esprits fatals et les forces malignes de la nature avec lesquelles ceux-ci semblent associés.

« Le contact de la civilisation, dit en terminant l'auteur de ce travail, doit apporter à ces gens-là une conception plus correcte de l'univers physique, et dissiper ainsi bon nombre de leurs illusions. La connaissance de nos sciences donnera à la Chine une place nouvelle dans l'histoire, et ce n'est pas sans intérêt que je considère ces quelques représentants répandus parmi nous d'un peuple extraordinaire et capable, et qui contribueront peut-être un jour, et non pour une faible part, au réveil de leur pays, en y répandant la connaissances des ressources de l'Occident. »

#### RECENSEMENT DES MONUMENTS MÉGALITHIQUES DE L'ALGÉRIE ET DE LA TUNISIE

Note de M. PHILIPPE SALMON

Il y a trois ans, la commission des monuments mégalithiques, soucieuse de faire reconnaître et dénombrer les monuments mégalithiques les plus éloignés de son centre d'action, a confié à un archéologue connu, artiste en même temps, la recherche,